

Prochain dossier:  
Apprendre à attendre

**Entretien.** Ce spécialiste de la politique familiale revient sur les forces et les limites du modèle québécois.

## «Dépenser précocement, un bon investissement»

Julien Damon

Sociologue

**Le modèle québécois repose sur une logique d'investissement social. Pouvez-vous nous expliquer en quoi celle-ci consiste ?**

**Julien Damon :** Ce qu'on appelle investissement social au Québec est quelque chose à la fois de très banal et de très stratégique aujourd'hui. C'est tout d'abord banal puisque ce n'est jamais qu'une traduction récente de deux vieux principes : « *les femmes et les enfants d'abord* » et « *mieux vaut prévenir que guérir* ». L'idée est de dire qu'il vaut mieux investir précocement plutôt que de chercher à réparer des problèmes sociaux plus tard. Dans une certaine mesure, les fondements de la protection sociale à la française reposent déjà sur cette idée.

**L'enfant peut-il donc être vu comme un investissement rentable ?**

**J. D. :** Oui ! Le rendement de la dépense dans le champ de la petite enfance est économiquement intéressant. C'est pourquoi un des grands pionniers de l'investissement social, de mon point de vue, est Victor Hugo quand il écrit : « *Ouvrez des écoles, vous fermerez des prisons.* » La fameuse courbe de Heckman, du nom d'un prix Nobel d'économie libéral, toujours citée dans les études d'économétrie, ne fait au fond que dire la même chose en chiffres. En effet, elle montre de façon spectaculaire que plus tôt on dépense, plus l'investissement est rentable.

Mais dire cela ne suffit pas à dire quel est le bon investissement. Cette question donne lieu à des bagarres légitimes. En France, la question peut même fâcher, entre les tenants des allocations familiales et ceux du développement de l'investissement dans

les modes de garde. Ce n'est pas consensuel.

**Comment peut-on évaluer par l'économie cet impact humain ?**

**J. D. :** Il est très difficile de dire si telle prestation est plus performante que telle autre. Il existe donc un risque de tomber dans une pathologie de l'évaluation à outrance et en permanence, tant des professionnels eux-mêmes que des équipements, etc. D'autre part, certaines dépenses sont difficiles à évaluer. Ainsi, je défie quiconque de dire véritablement quelle est l'efficacité des allocations familiales. À l'inverse, l'efficacité des modes de garde est plus simple à cerner, en termes de reprise d'activité, de bien-être des enfants, etc.

**«Je me méfie des études qui assèment des vérités faussement simples du style "1 dollar investi rapporte 7 dollars de dépenses évitées à terme".»**

Je me méfie donc des études qui assèment des vérités faussement simples du style « *1 dollar investi rapporte 7 dollars de dépenses évitées à terme* ». Cela provient d'études qui, sans être biaisées techniquement, permettent de soutenir la cause. Soyons clairs. Il y a aussi des questions éthiques derrière tout ça. Je me permets une question polémique : faut-il désinvestir dans la vieillesse dès lors qu'elle ne rapporte rien ? Surtout si 1 € investi dans les Ehpad représente un risque de perdre 7 € par la suite parce que les personnes vont vivre plus longtemps ? On voit là les limites du seul raisonnement économique.

Recueillis par Emmanuelle Lucas

## pistes

### Une association

**Ensemble pour l'éducation.** Le voyage au Québec auquel *La Croix* a participé était organisé par l'association Ensemble pour l'éducation. À l'issue du voyage, des professionnels et des élus chargés de la petite enfance se sont engagés à promouvoir les méthodes québécoises. L'association œuvre pour le développement de la bienveillance éducative. Elle a notamment organisé le train de la Petite enfance et de la parentalité qui a parcouru les villes de France en 2018. Sa déléguée générale Nathalie Casso-Vicarini a coprésidé la commission Éradiquer la pauvreté des enfants à la Délégation interministérielle à la prévention et la lutte contre la pauvreté. Elle est membre du comité des 1 000 jours mis en place par le gouvernement. <https://eduensemble.org/>

### Un site

**www.enfant-encyclopedie.com** Ce site répertorie des articles de vulgarisation scientifique réalisés par des chercheurs de l'université Laval à Québec et de l'université de Montréal. Classés selon différents thèmes (« *agressions* », « *cerveau* », « *pleurs* », etc.), ils donnent un éclairage sur la recherche en psychologie et en neurosciences.

### Un livre

**Les Politiques familiales, de Julien Damon, coll. «Que sais-je?» PUF, 128 p., 9 €** Le sociologue retrace, en fin



connaisseur, la grande histoire de la politique familiale française et éclaire sur les enjeux de l'époque. Porté par un style alerte et clair, il

donne les clés de compréhension de débats trop souvent confinés à la technique.

**#AirDuTemps.** Des jeunes, de plus en plus nombreux, souhaitent manger sain et bon pour la planète. Sans toujours savoir comment s'y prendre.

## «C'est quand la saison des carottes?»



Les moins de 25 ans veulent mieux manger. Afshar Tetyana/Stock.adobe

Dans les discussions des moins de 25 ans, la « *food* » a désormais sa place. Il y a quelques années, c'était pourtant le terme nettement plus relâché de « *bouffe* » qui était sur toutes les lèvres, comme le constate le sociologue Claude Fischler de l'EHESS. Ce spécialiste y voit la marque d'un regain d'intérêt de cette génération pour l'alimentation. Elle s'y intéresserait même de très près. Bibéronnée depuis le plus jeune âge au Nutriscore et aux messages de santé publique sur la nécessité de manger « *cinq fruits et légumes par jour* », sensibilisée par l'école et les médias à l'urgence climatique, elle se remettrait à vouloir cuisiner sain et bon pour la planète.

Pascale Hebel, directrice de recherche au Crédoc, partage ce constat. Elle appelle les 12-20 ans la génération « *mieux manger* ». « *Il ressort de nos études que ce sont les 12-20 ans qui sont à la fois les plus concernés par l'environnement et les plus nombreux à penser que ce qu'ils mangent influe sur leur santé.* » Pour la spécialiste, les deux aspects sont liés : « *Le sujet climatique inquiète, l'avenir semble incertain, donc les plus jeunes se préoccupent davantage que les générations précédentes de leur santé.* »

Quitte à se poser beaucoup de questions au passage. « *Quand je me suis installée dans mon stu-*

*dio d'étudiante, je ne savais pas trop faire à manger, illustre Clara, 21 ans. Avant, j'étais passée de chez mes parents à la cantine de la prépa. Aussi, quand je me suis retrouvée dans mon studio à la fac, j'ai d'abord mangé beaucoup de pâtes et de pizzas, puis je me suis dit qu'il fallait que j'achète des légumes. Je me suis alors rendu compte que je n'y connaissais rien. Par exemple, je ne sais toujours pas quand est la saison des carottes.* » Du coup, Clara a acheté un livre. Damien, lui, est aussi très conscient de ce qu'il devrait manger, en théorie du moins. Car dans la pratique, cet étudiant de Montpellier avoue qu'il « *craque* » souvent pour un kebab, nettement moins vertueux.

### À notre avis

Pas facile d'être militant aux fourneaux quand on a grandi en ville et qu'on ne connaît à peu près rien à la vie des champs. Certes, l'éducation alimentaire est parfois faite dans les écoles, via la Semaine du goût par exemple, mais elle devrait aussi avoir lieu dans les familles. Prendre le temps de cuisiner avec les enfants, leur montrer ne serait-ce que tout ce que l'on peut faire avec un simple œuf participe de l'apprentissage de l'autonomie. C'est aussi une forme de culture générale.

Emmanuelle Lucas